PASTORALE DE LA SANTE

JOURNÉE DIOCÉSAINE
Récollection

15 octobre - LA VISITATION – Chartres

« Les regards de Jésus : l'amour d'un Dieu qui m'appelle et m'envoie »

Topo de Michel Boisaubert, prêtre accompagnateur

Le regard du Sauveur

Première partie

Ce qui caractérise le regard du Sauveur est l'amour bienveillant qu'il manifeste à l'égard du pécheur. Trois textes de l'Évangile vont nous orienter et nous inviter à contempler Jésus *« regardant le pécheur »* : celui de la pécheresse (Lc 7, 36 -50), de Pierre (Lc 22,31-62 et Jn 21,1-18) et de Zachée (Lc 19,1-10).

Je développe le premier d'entre eux : Luc 7,36-50, *la pécheresse*, identifiée par la tradition à Marie-Madeleine. C'est dans ce texte que nous pouvons le mieux suivre le regard de Jésus et nous interroger sur notre attitudevis-à-vis des pécheurs invétérés. Le péché de la femme adultère était probablement occasionnel. Avec Marie-Madeleine, nous sommes en présence d'une situation installée dans la durée, peut-être un choix de vie motivé par la nécessité ou l'appât du gain. Cette femme vend son corps. Elle s'est faite marchandise offerte sur le marché de la prostitution. Elle est perçue comme telle par les gens qui l'entourent et la regardent avec désir, passion, envie, jalousie ou mépris.

Une situation scandaleuse

Un pharisien accueille Jésus pour un repas. À peine est-il installé que survient une prostituée, *« une femme de la ville qui était pécheresse »,* une professionnelledu péché, quoi ! Du moins, perçue comme telle. Elle ne demande rien à personne. Elle sait que Jésus est là. Sans dire un mot, elle se dirige vers lui et se tient à ses pieds. Elle les caresse et les baise en les baignant de ses larmes. Elle les essuie avec ses cheveux, répand sur eux un parfum précieux avec beaucoup d'amour et d'affection. Cela choque le Pharisien et ses convives. Quel scandale ! Jésus demeure imperturbable, la laisse faire.

Cette manifestation de tendresse ne le dérange nullement. Il demeure silencieux, comme s'il ne s'apercevait de rien tandis qu'elle épanche son cœur et pleure des larmes d'amour.

On peut s'interroger pourquoi cette prostituée a pris un tel risque. Ce qu'elleest en train de faire n'est pas du tout conforme aux mœurs des pharisiens qui fuyaient ce genre de personne. Il est probable, c'est mon interprétation, que cette femme avait entendu Jésus parler de la miséricorde du Père et qui sait, peut-être même de la parabole des deux fils. À distance, leurs yeux s'étaient croisés dans le silence. Elle avait compris que ce prophète ne la jugeait pas et ne la condamnait pasnon plus.

Pour la première fois, quelqu'un de très bien la regardait comme une personne et non comme une marchandise, avec respect et tendresse, sans la désirer, sans l'évaluer. Pour la première fois de sa vie, ce Jésus de Nazareth dont ondisait tant de bien l'avait considérée avec dignité, pour elle-même, pour ce qu'elle était : une femme blessée en attente d'un amour vrai et pur. Oh ! ce regard ! Pleine de hardiesse, n'écoutant que son cœur, sans penser aux commentaires des bien- pensants, elle s'était risquée à affronter leur jugement. Elle ne voyait plus que Jésus.

Jésus ne juge pas cette femme. Il ne voit pas son péché, mais son cœur débordant d'un amour tout neuf et pur. Il l'accueille telle qu'elle est. Il connaît sa blessure profonde, son désir d'être aimée et de pouvoir aimer à son tour. Elle aussi ya droit. Jésus comprend qu'elle n'est pas à ses pieds pour le séduire ou l'entraîner dans une passion coupable. Elle est là parce qu'elle l'aime. Il se laisse toucher par elle sans en être offusqué. Depuis qu'elle est devenue quelqu'un, son cœur de femme débord de tendresse. Un grand amour l'habite. Pour la première fois, elle ose l'exprimer. Jésus lui en donne le droit et l'occasion. Elle sait dans son cœur qu'il n'interprétera pas mal ses gestes. Elle les fait gratuitement, sans arrière-pensée, àsa manière et comme elle sait le faire.

Oh ! ces regards !

Les convives s'interrogent, à commencer par Simon. Tous sont scandalisés enla voyant agir ainsi. Chacun a son interprétation et juge très mal « cette vaurienne » qui a le toupet de s'inviter chez un religieux respecté et qui, par sa présence,entache la réputation du pharisien ainsi que la leur. Ce sont des regards de stupeur et de colère rentrée. Outrés, ils ne comprennent pas que Jésus n'intervienne pas. Dans leur cœur, ils vont jusqu'à le juger et à douter de lui : *« Si cet homme était un prophète* –un ami de Dieu, un voyant–, *il saurait qui est cette femme qui le touche »,* une impure ! Il ne la laisserait pas s'approcher de lui. Leur regard est dur, méprisant. Cette femme leur fait honte et les dérange, mais ils se taisent à cause de Jésus, leurinvité d'honneur. Si on ne sait pas pourquoi Simon avait invité Jésus, on devine sanspeine qu'il le regrette.

Oh ! ce regard !

À ce moment Jésus intervient. Il invite Simon et chacun de ses convives à se remettre en question, à regarder la scène avec un autre regard. Jésus ne juge pas Simon, ni personne. Il le fait réfléchir sur son attitude. À travers une petite parabole, une devinette facile, il lui propose de rectifier son regard. Il l'invite à dépasser ses premières impressions qui l'ont conduit à juger avec mépris et le comportement Jésus, et celui de la femme :

« Un créancier avait deux débiteurs ; l'un lui devait cinq cents pièces d'argent, l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi rembourser, il fit grâce de leur dette à tous les deux. Lequel des deux l'aimera le plus ? Simon répondit : « Je pense que c'est celui auquel il a fait grâce de la plus grande dette. » Jésus lui dit : « Tu as bien jugé. »

Jésus se tourne alors vers la femme. Il interpelle Simon : *« Tu vois cette femme ?* Regarde-la bien ! Ne la juge pas sur son apparence, mais sois attentif à ce qu'elle est en train de faire et que toi, dans ta justice et ta droiture, tu n'as pas fait. Tu as respecté la Loi, certes, mais tu es passé à côté de la charité qui te demandait d'avoir à mon égard le geste le plus ordinaire de l'hospitalité : me donner de l'eau pour me laver les pieds. Tu honores Dieu, mais tu méprises ton frère. »

À la question de Jésus : *« Qui l'aimera le plus ? »* Simon rétorque : *« Celui auquel il a fait grâce de la plus grande dette ».* Ce disant, il prononce lui-même le jugement qui confirme que le plus juste des deux est bien le femme qu'il a méprisée au nom de sa justice.

Jésus accompagne son regard d'une parole extraordinaire qui ouvre les yeux de tous les convives : *« Si je te déclare que ses péchés si nombreux ont été pardonnés, c'est parce qu'elle a montré beaucoup d'amour. »*

Tout est dit. Simon et ses hôtes n'avaient vu que le péché et le cœur pervers de cette femme. Jésus n'a vu que son amour et son désir d'aimer en vérité. La Loine fait pas le poids devant l'amour.

Il faudra attendre le matin de Pâques pour réaliser l'importance et l'efficacité de ce regard sauveur sur cette femme. À l'aurore, dans le jardin du tombeau, elle entendra le Ressuscité l'appeler : *« Myriam ».* Il ne l'appelle pas Marie *de Magdala* en référence à son passé, mais *Myriam* qui est le nom de sa mère, la vierge toute pure et qui, maintenant, est aussi le nom de Marie-Madeleine « re-virginisée » par son pardon. (Jn 20.11-18)

« Que ton regard soit mon regard, Seigneur ! »

Après avoir contemplé le regard de Jésus sur Marie-Madeleine (Lc 7, 36 -50), je vous invite à approfondir ce regard du Sauveur et ses conséquences pour nous à travers ses rencontres avec Pierre (Lc 22,31-62 et Jn 21,1-18) et Zachée (Lc 19,1-10).

Jésus se retournant, posa son regard sur Pierre ;

Le regard du Seigneur sur Pierre après son triple reniement confirme le regard bienveillant et sauveur qu'il a posé sur Marie-Madeleine. Dans la nuit de la Passion, le regard fidèle et plein d'amour de Jésus se reflète dans les larmes de repentir du disciple. Ce regard ne le quittera plus. Son cœur en sera illuminé et sa vie transformée quand, au bord du lac, le Christ lui posera par trois fois la question décisive qui engage son avenir et sa relation avec lui : *« Est-ce que tu m'aimes ? »* On ne peut entendre, et encore moins répondre à une telle question, si ce n'est dans un formidable regard d'amour.

Au chant du coq ;

Le repas eucharistique s'achève. Jésus laisse entendre que l'un d'entre eux vale livrer. C'est la consternation. Chacun s'interroge, espérant ne pas être le traître. Il leur déclare aussi que le moment venu, ils auront part avec lui dans son Royaume. Mais en attendant, ils seront « passés au crible par Satan ». Ils l'abandonneronttous, y compris Pierre à qui il annonce sa trahison et son retour en grâce, grâce à la prière qu'il a faite pour lui.

Pierre se défend. Il ne supporte pas l'idée d'abandonner son Maître et ami. Il veut mourir avec lui, le défendre à tout prix. Mais quand arrive lemoment de l'arrestation, Jésus refuse son aide. Pierre perd pied et s'enfuit comme les autres.

« Pierre qui se croyait fort, se heurte à l'échec, celui de Jésus et le sien. Son assurance vole en éclats, comme l'image qu'il avait de Jésus. Il est prisonnier de sa lâcheté, humilié par sa faiblesse. C'est la descente aux enfers. Il était prêt à tout pour défendre la cause de Jésus, mais découvre que c'est lui qui finalement a besoin d'être sauvé. ***» Le Seigneur, se retournant, posa son regard sur Pierre ; et Pierre se rappela la parole duSeigneur qui lui avait dit : 'Avant que le coq chante aujourd'hui, tu m'auras renié trois fois.' Il sortit et pleura amèrement. »*** (Lc 22,60-61)

Le regard de Jésus transperce Pierre et lui fend le cœur. Il pleure parce qu'il aime Jésus. Le voir ainsi condamné, le brise. Il réalise tout à coup sa présomption etsa fragilité. Le regard du Seigneur fixé sur lui avec insistance le renvoie à laprédiction que le Maître lui avait faite quelques heures auparavant.

Mais il y a tant d'amour et de bienveillance dans le regard de Jésus que Pierre ne sombre pas dansle désespoir comme Judas. Par son regard, le Seigneur lui donne une nouvelle chance. Il aime Pierre. Il sait que son disciple l'aime. Son amour est fidèle même s'il est fragile. Le Maître en est conscient. C'est pourquoi, il ne le rejette pas et ne lui fait aucun reproche.

Grâce à ce regard, Pierre se souvient de la promesse que le Seigneur lui a faite et qu'il n'avait pas retenue sur le moment : *« Moi, j'ai prié pourtoi, afin que ta foi ne disparaisse pas. Et toi, quand tu seras revenu, affermis tes frères. »* (Lc 22,32) La prière de Jésus l'a gardé dans la foi, même si la peur lui a fait perdre pied. Malgré son reniement, il croit en l'amour du Christ pour lui.

Quand Jésus l'a regardé, il a su que le Seigneur l'aimait encore et toujours. Conscient que son amour pour le Christ est vacillant, il pleure amèrement non sur sa personne, mais sur Jésus. Il pleure de douleur parce qu'il n'a pas su aimer son Maître. Il pleurede bonheur parce qu'il se ait aimé de lui.

« Le regard de Jésus fait tomber le masque de Pierre et le restaure dans son identité de disciple. Le pardon du Seigneur efface le reniement de l'Apôtre, la faiblesse du Maître redonne des forces à celui qui est accablé par sa faute… Ence Vendredi saint, la faiblesse de l'homme devient celle de Dieu, et la faiblesse deDieu devient notre force… Pierre pleure amèrement. Tout s'est bouleversé en lui :aussi bien l'image qu'il a de lui-même que celle qu'il avait de Jésus. Le Christ est glorieux quand il est humilié, il est tout puissant quand il est vulnérable, il est le premier quand il prend la dernière place, il est roi quand il est couronné d'épines… Pierre pleure comme un nouveau-né, car il ne sera plus le même désormais. Il pleure parce qu'il est blessé dans sa chair, par les blessures de Jésus… Il pleure aussi d'avoir perdu un ami… Pierre a découvert dans sa propre vie ce qu'était la miséricorde du Christ. Si Jésus ressuscité gardait les stigmates de sa passion, Pierre resterait aussi marqué par cette expérience dont le souvenir illuminera toute la suite de son ministère.

Qu'aurions-nous pensé à la place de Jésus devant le triple reniement de Pierre ? Nous aurions sans doute estimé que Pierre n'était pas fiable. Il est probable que notre regard aurait été rempli d'amertume et de déception devant une amitié qui se dérobe au moment où l'on en a le plus besoin. Qu'aurions-nous fait à la place de Pierre ? Aurions-nous osé croire en l'amour de Jésus pour nous ? Aurions-nous osé l'aimer encore ? Heureusement que Jésus s'est retourné pour nous regarder, en regardant Pierre ! Le retournement de Jésus vers l'homme pécheur précède le retournement, la conversion, vers le Christ du pécheur que nous sommes.

Oh ! ce regard de Jésus sur Pierre ! Il le pose sur chacun de nous quand, par faiblesse, nous chutons, et que nous nous croyons meilleurs que nous ne le sommes, trop sûrs de nous ! C'est surtout après la Résurrection, au bord du lac de Galilée qu'il nous faut contempler ce regard de Jésus sur Pierre et le regard de Pierre sur Jésus (Jn 21,1-18). Puisse le regard de Pierre sur Jésus ligoté, et son regard sur le Christ ressuscité, être le nôtre aujourd'hui ! Quel avenir pour nous, pour l'Église et le monde !

Il me faut aujourd'hui demeurer dans ta maison (Lc 19.1-10)

Un troisième regard peut nous conforter dans notre foi en l'amour sauveur du Seigneur. Nous le trouvons en Luc 19,1-10, à propos de Zachée. Là encore, le regard de Jésus nous rejoint dans notre désir, au cœur même d'une vie en retrait de son amour ou d'une existence vouée à nos intérêts privés, consacrée aux affaires qui rapportent beaucoup d'argent et de pouvoir. Jésus nous saisit au détour d'une vie pas toujours très claire, où la complicité avec la malhonnêteté est monnaie courante. Zachée est un homme de ce genre.

Collaborateur de l'occupant romain, il extorque les Juifs. Méprisé à cause de son métier, il est également jalousé pour son argent et le pouvoir que lui confère safonction. Il est riche ! Il possède tout ce qu'il lui faut pour bien vivre, mais il lui manque une raison de vivre. Il lui manque quelqu'un qui pourrait donner du sens à son existence. Il a entendu parler de Jésus. Il souhaite le connaître et en prend les moyens.

Petit de taille, il grimpe sur un sycomore et, de là, il observe le Maître qui passe. Jésus lève les yeux vers lui et le regarde droit dans les yeux. Un véritable coup de projecteur ! Il lui demande de descendre de son arbre, car il désire loger chez lui. Oui, chez lui, le pécheur rejeté et méprisé de tous ! Il n'en revient pas. Il explose de bonheur et tombe de son arbre comme un fruit mûr. Il accueille Jésus dans son cœur, comme on reçoit la lumière en ouvrant les volets. Tout s'éclaire. Il existe enfin pour quelqu'un. Il est devenu quelqu'un. Ce regard le transforme et l'illumine. Il voit clair dans sa vie. Son argent n'est qu'ordure. Il a mieux que cela aujourd'hui. Jésus lui offre une amitié et un amour qui le transfigure. Oh ! ce regard de Jésus sur Zachée et celui de Zachée sur le Christ !

Et ce regard des disciples, de la foule et des pharisiens, témoins de cette transformation ! Ils voient ce que nul œil n'a jamais vu : un homme au cœur « entonnoir » transformé en un cœur « arrosoir » ! Un homme tirelire devenir un océan de générosité ! Un homme au cœur de pierre, dur et fermé, enchaîné à l'argent, se muer en un homme au cœur de chair, ouvertà l'autre, capable d'aimer, de se dépouiller et de se libérer.

Quel regard ! Tout a basculé pourZachée quand lui, le pécheur s'est senti aimé. L'amour de Jésus l'a sauvé de lui-même. Qu'ilest bouleversant le regard que Jésus pose sur les pécheurs ! Il suscite la vie et l'enthousiasme.

Regarder l'homme et non le péché ;

L'attitude de Jésus nous interpelle et nous invite à être comme lui un homme ou une femme au cœur plein de miséricorde. C'est-à-dire un cœur accueillant au pécheur, mais fermé au péché, un cœur compréhensif, indulgent au pécheur, mais sans complicité avec lemal, car le pécheur est toujours victime du mal qui le ronge. Il mérite notre compassion et en a besoin pour s'en sortir.

Avoir un cœur ouvert aux pécheurs, bienveillant comme celui du Christ, signifie les regarder avec miséricorde comme Jésus a regardé Pierre, Marie-Madeleine, Zachée, la Samaritaine et tous les autres. Sans laxisme et sans compromis, mais en ayant toujours devant les yeux l'homme, le pécheur, et non pas son péché. Pour Jésus, le pécheur est toujours une victime du Mal, quelqu'un qui souffre et qui a besoin d'aide.

Quand on lit l'Évangile, il saute aux yeux que les malades se précipitent au-devant du Seigneur dans l'espoir d'être guéris, parce qu'ils sont conscients de leur handicap. A l'inverse, nous voyons Jésus aller au-devant des pécheurs, car ce sont des malades qui s'ignorent. Leur mal les empêche de s'approcher de lui. Aussi Jésus va-t-il les trouver. Il leur révèle leur péché non pour les condamner ou les humilier, mais pourleur apporter le salut et le pardon qui les libère.

Il y a en l'homme bien souvent plus de souffrance que de péchés. Dieu ne considère pas le péché, mais *l'homme blessé* par le mal. Regarder l'homme et non le péché, c'est agir comme lui. À l'instar de Jésus, nous pouvons par notre regard de miséricorde soulager le pécheur écrasé par les conséquences de son péché, l'aider à se libérer de ses chaînes, lui permettre de poursuivre sa route dans la confiance, malgré les traces quelquefois très douloureuses et durables que le péché a laissées en lui.

Toute la vie de Jésus est tournée vers les pécheurs, depuis le premier instant de sa vie publique où, au milieu d'eux, il reçoit le baptême de Jean (Mt 3, 5-17) jusqu'à sa mort sur la croix, entre deux brigands (Lc 23, 39- 42).

N'est-il pas venu en priorité pour eux, parce qu'ils sont les plus éloignés du Royaume de Dieu, les plus malheureux et les plus mal en point ? Il ne craint pas de les approcher, de manger avec eux. Il est leur ami et prend leur défense. Il les appelle à sa suite et en fait des disciples : *« Jésus vit, en passant, assis au bureau des taxes, un homme qui s'appelait Matthieu. Il lui dit: "Suis-moi." Il se leva et le suivit. Or, comme il était à table danssa maison, il arriva que beaucoup de collecteurs d'impôts et de pécheurs étaient venus prendre place avec Jésus et ses disciples. Voyant cela, les pharisiens disaient à ses disciples : "Pourquoi votre maître mange-t-il avec les collecteurs d'impôts et les pécheurs ?"*

Mais Jésus qui avait entendu, déclara : "Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Allez donc apprendre ce que signifie : 'C'est la miséricorde que je veux, non le sacrifice.' Car je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs."» (Mt 9, 9-13)

Son attitude contraste tellement avec la mentalité légaliste des pharisiens que ceux-cine manquent pas une occasion de la lui reprocher (Lc 15, 1-2). C'est bouleversant de constater combien Jésus aime les pécheurs. En Saint Luc, sa dernière parole aux hommes est pour le bon larron : *« Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis.»* (Lc 23, 43)

Quel est notre regard ?

Quant à nous, quel regard portons-nous sur les pécheurs et sur nous-mêmes quand nous faisons l'expérience du péché ? Est-ce celui du Christ ou celui des pharisiens ? Quelle est notre attitude à l'égard du péché : celle de Jésus qui se refuse à condamner et à identifier le pécheur avec son péché ou celle des pharisiens qui jugent et exigent au nom dela *« Justice de Dieu »* le châtiment et la mort du coupable ?

Sommes-nous proches des pécheurs en raison deleurs souffrances ou bien la déception et la honte que nous inspirent leur conduite nous rendent-elles distants, critiques et acerbes, voire injustes vis-à-vis d'eux ? Peut-être nous arrive-t-il de couper les ponts pour sauvegarder notre honneur ou éviter la contamination ?
Peut-être encore nous écartons-nous des pécheurs par dépit, pour manifester notre réprobation ou par peur d'être considérés comme complices de leurs égarements ? Peut- être, enfin, sommes-nous tellement indulgents que nous excusons tout jusqu'à approuver l'inacceptable par sympathie, intérêt ou manque de courage, par peur de perdre une affection, un appui, ou pour conserver des avantages, une présence, une amitié ? Jésus estintransigeant face au péché.
Il le dénonce sans équivoque et le nomme sans détour, mais il est toujours accueillant, bon et compréhensif vis-à-vis du pécheur. Accueillir le pécheur ne signifie en aucun cas approuver sa conduite.
C'est reconnaître simplement avec Dieu qu'il vaut plus que son péché. Jésus aime les pécheurs que nous sommes parce que, en nous regardant, il voit sans cesse gravée en nous, indélébile, l'image de son Père qui nous a créés fils et filles à sa ressemblance.

Aimer le pécheur c'est ressembler à Jésus ;

L'amour du pécheur est un signe particulier de l'amour de Jésus en nos cœurs. Celui qui n'aime pas les pécheurs n'aime pas Dieu parce qu'il ne partage pas sa passion ni sonamour pour eux, ni la passion du Christ.

L'amour du pécheur va de pair avec le refus absolu du péché ! Rejeter le péché n'est jamais rejeter la personne. Jésus n'a pas approuvé l'adultère, mais il a accueilli la femme.

Sans cet amour, nous risquons de rejeter le pécheur en l'identifiant à son mal et de ne plus voir en lui l'image de Dieu à restaurer, image que le péché ne sauraiteffacer ni détruire. L'amour du pécheur nous fait rejeter et dénoncer sans ambiguïté le mal parce qu'il défigure l'homme dans sa ressemblance à Dieu et parce qu'il engendre la mort pour le pécheur.

Au nom même de cet amour, nous sommes en droit d'aider le pécheur à prendre conscience du péché qui est en lui ou du mal qu'il provoque autour de lui. Nous devons même l'y rendre attentif, sans pour autant le condamner (Mt 18, 15-18). Si cet amour nous fait défaut –c'était le cas des pharisiens–, nous ne pourrons révéler au pécheur que son péché et sa misère.

Le péché rend parfois le pécheur si détestable à ses propres yeux et à son entourage qu'il n'est pas capable de dépasser le mépris et la honte qu'il en éprouve. Il a besoin alors de savoir que même pécheur, il est aimé de Dieu parce que nous l'aimons tel qu'il est et quenous ne le rejetons pas à cause de son comportement.

Si nous qui croyons en l'amourfidèle de Dieu et à sa miséricorde infinie, nous désespérons du pécheur et cessons de l'aimer, comment pourrait-il croire que Dieu l'aime et lui pardonne ?

Parce que Jésus aime et ne juge pas le pécheur, il peut lui faire prendre conscience de son mal, sans que l'homme se sente écrasé par cette révélation. Parce qu'il lui révèle, enmême temps que son péché, l'amour de Dieu plus grand que son mal, le cœur du pécheur se remplit d'espérance. Ce n'est donc pas la honte qu'il faut éveiller en lui, mais la confiance et la certitude que le Père l'aime tel qu'il est, quand bien même il ne s'aime plus ou s'estime impardonnable à ses propres yeux comme au regard de Dieu ou au jugement des hommes.

Cela ne signifie pas que le pécheur changera aussitôt de conduite, ni qu'il seconvertira dans les plus brefs délais. Hélas, non ! Il se peut même que notre attitude lui convienne et le rassure momentanément. Faisons confiance à l'Esprit Saint qui, à son heure, saura bien inquiéter sa conscience et le mettre en marche vers la vérité.

Si le pécheur se sait *aimé* avec son péché et malgré son péché –c'est ainsi que le Père nousaime –, il aura une chance de s'en sortir à l'heure de la grâce. Il saura que son avenir n'est pas définitivement bouché, qu'il y a une issue à sa situation et que tout n'est pas irrémédiablement perdu pour lui. Mais ne faut-il pas quelquefois toucher *le fond* avant de pouvoir ou de vouloir refaire surface ? L'amour seul est sauveur ! Nous avons à éveiller en tout homme la soif de la vie et de l'amour de Dieu, soif qu'il porte cachée au fond de son cœur endurci par le mal. Nous avons à lui montrer la Source, à lui laisser le temps d'y aller, de boire et de s'y purifier. En cela, nous devenons source avec la Source.

N'enfermons jamais le pécheur dans son péché ;

Que de fois nous jugeons le pécheur en l'identifiant à son péché ! On dit par exemple de quelqu'un : *« C'est un menteur ou c'est un voleur ! »,* alors qu'il a seulement dit un mensonge ou n'a volé qu'une fois. Cette manière de faire est très grave parce qu'elle enferme le pécheur dans son mal. Ce faisant, on l'étiquette, on le catalogue et on l'empêchede changer. On le confine dans un rôle ou une attitude à laquelle il risque de s'identifier lui- même par découragement, puisque cela correspond à l'idée qu'on se fait de lui. Jésus n'accable jamais le pécheur et ne l'enferme pas non plus dans son péché.

Chaque fois qu'il lui a signifié le pardon de Dieu, il le renvoie libre. Il ne lui adresse aucun reproche et ne multiplie ni les recommandations morales ni les conseils pour l'avenir : *« Attention à ne pas faire ceci ou cela ! Dorénavant, sois sage !»,* etc. Rien de tout cela. Jésus sait que la Loi vers laquelle il nous renvoie ne nous préservera pas de la chute ni d'autres manquements peut-être encore plus graves. Parce qu'il ne lui retire pas son amour, le pécheur qui est sincère dans sa démarche sait que le pardon de Dieu ne lui sera jamais refusé, même si ce pardon ne passe pas par celui de l'Église.

Il pourra toujours revenir à la source de la miséricorde et reprendre le chemin de la Loi, chemin momentanément abandonné à cause de la fatigue, de la lassitude, de la faiblesse ou de la difficulté momentanée du parcours de sa vie.

Deuxième partie

Tu as du cœur dans tes yeux !

Il nous reste maintenant à vivre ce que nous avons contemplé : « Va, et toi aussi, fais de même. » *Le Seigneurnous demande d'agir comme lui. Telle est la mission qu'il nous confie. La meilleure façon de traiter ce thème, me semble-t-il, est de l'aborder àtravers la parabole du bon Samaritain (Lc 10,25-37). Dans cet exemple, Jésus nous montre comment regarder l'homme avec son regard et comment agir en conséquence. Cette parabole illustre bien ce qu'il attendde nous : être le bon Samaritain de tout homme. Ce qu'il nous propose est ànotre portée.*

Si le regard du Christ vis-à-vis des pécheurs défigurés dans leur être profond par le péché est déjà si bienveillant et admirable, que dire de son regard sur les hommes blessés par la vie, touchés par le malheur ? Il est tout simplement *sublime.*
La détresse humaine quelle qu'elle soit ne laisse pas le Seigneur indifférent, insensible. Elle bouleverse son cœur.
Elle le rend à ce point solidairede l'homme qu'il fait l'impossible pour y remédier et la soulager, jusqu'à s'identifier à nos blessures, à les prendre sur lui.
Les textes de l'Évangile où Jésuscompatit à la souffrance humaine pour la secourir sont très nombreux. Jamais il nedétourne les yeux devant le malheur d'autrui.
Bien au contraire ! Il sait voir et regarder celui qui est blessé physiquement, moralement ou spirituellement. Son regard sur l'homme qui souffre, l'émotion qu'il en éprouve, est parfois si intense qu'il en pleure (Jn 11 : devant le tombeau de Lazare ; Lc 19,40-44 : devant Jérusalem).

À travers le personnage du bon Samaritain auquel il s'identifie, Jésus nous alaissé un exemple fort de la façon dont il regarde l'homme blessé. Non seulement ilse dévoile à travers cette parabole, mais il nous propose d'adopter son regard, c'est-à-dire de mettre comme lui *du cœur* dans nos yeux.

Nous vivons dans un monde dur et impitoyable, un monde désabusé et anonyme, où « le chacun pour soi » règne en maître.
C'est le moment de nous imprégner du regard du Christ afin d'en vivre et de donner envie de vivre à ceux qui nous entourent. Mais qu'est-ce que cela veut dire *mettre du cœur dans ses yeux* ou *regarder l'homme avec son cœur ?*
C'est le regarder comme le Père le voit, avec un amour compatissant.
Ce regard exige un tel engagement de notre part que Jésus n'hésite pas à nous le proposer comme la perfection à atteindre, comme le premier et plus grand commandement de Dieu : *« Montrez-vous compatissant comme votre Père est compatissant »* (Lc 6,36).

Plus qu'une longue réflexion, la lecture attentive et pleine de foi de la parabole du bon Samaritain peut nous aider à comprendre ce qu'est la compassion évangélique et

comment la vivre à la suite du Christ.
Ce récit imagé nous renvoie à l'attitude de Dieu envers son peuple humilié en Égypte (Ex 3,7). Jésus agit comme son Père, avec cette différence essentielle que, désormais, la compassion divine n'est plus limitée à une nation choisie, elle concerne l'humanité tout entière comme chacun d'entre nous.

Le contexte !

Nous sommes témoins d'un échange vif entre Jésus et un représentant de laLoi, un théologien laïc, qui désire savoir quel est le meilleur moyen d'obtenir la vie éternelle. Pour un Juif, la question ne se posait même pas.

L'observance de la Loi suffisait. L'intervention de cet homme suppose que l'enseignement du Maître a troublé sa conscience. Jésus qui le connaît le renvoie à la Loi à laquelle il seréfère.

Il lui demande innocemment : *« Qu'est-il écrit dans la Loi ? Comment lis-**tu**? »* C'est-à-dire comment la comprends-tu ? Comment l'interprètes-tu ?

Le légiste répond : *« Aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi- même… »* Très bien ! dit Jésus : *« Fais cela et tu auras la vie. »* Il confirme par sa réponse que la connaissance et l'amour de Dieu qui ne se traduisent pas en actes concrets en faveur de l'homme et du prochain ne servent à rien pour avoir la vie éternelle.

Cet affrontement donne à Jésus l'occasion de proposer un nouveau regard sur l'homme, différent de celui que porte la Loi.

Il élargit ainsi le regard partisan d'un Juif pieux qui exclut certaines catégories de personnes de sonhorizon humain pour le remplacer par un regard divin qui embrasse tout homme, quel qu'il soit. Il le fait moyennant cette parabole :

Un homme (un humain), *descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba sur des bandits qui, l'ayant dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissantà moitié mort.*
Il se trouva qu'un prêtre descendait par ce chemin ; il vit *l'homme et* passa à bonne distance *: Un lévite de même arriva en ce lieu ; il*vit *l'homme et* passa à bonne distance. *Mais un Samaritain qui était en voyage arriva près de l'homme : il le* vit et fut pris de pitié. Il s'approcha, *banda ses plaies en y versant de l'huile et du vin, le chargea sur sa propre monture, le conduisit à une auberge et prit soin de lui. Le lendemain, tirant deux pièces d'argent, il les donna à l'aubergiste et lui dit : « Prends soin de lui et si tu dépenses quelque chose de plus, c'est moi qui te le rembourserai quand je repasserai ». Lequel des trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme qui était tombé sur les bandits ? » Lelégiste répondit : « C'est celui qui a fait preuve de bonté envers lui. » Jésus lui dit : « Va et, toi aussi, fais de même. »* (Lc 10,30-37)

Qui est mon prochain ?

À la question du lévite : *« Qui dois-je aimer ? »,* Jésus répond par une autre question : *« Qui s'est montré proche de celui qui avait besoin ? »*

Il n'y a aucune limite dans le commandement de l'amour du moment que quelqu'un est dans le besoin. À noter que le lévite ne prononce pas le mot *Samaritain*, mais il le désigne comme *celui qui a fait miséricorde.*

Jésus confirme par la bouche du légiste que le chemin qui donne accès à la vie éternelle passe obligatoirement par la miséricordeexercée envers *n'importe quel* homme.

En demandant : *« Qui est mon prochain ? »,* le légiste espérait que pour avoir la vie éternelle il suffisait d'élargir le cercle des personnes que le judaïsme traditionnel considérait comme *« prochain »,* à savoir les Juifs, les veuves, les orphelins, puis les étrangers vivant dans le pays en bonne entente avec les Juifs, etc.

Or pour Jésus, le prochain ne se limite pas à une catégorie déterminée de personnes à l'intérieur du peuple de Dieu, mais il est *toute personne de qui je me fais proche.* Il renverse complètement les perspectives.
De même que Dieu s'est fait le prochain son peuple (Ex 3,7) Jésus se montre le Bon Samaritain de chacun de nous. Le prochain n'est pas *l'autre,* mais *moi* dans la mesure où je me fais proche de lui. Je *deviens le prochain* de celui dont je m'approche.
Il ne s'agit donc pas de savoir qui est mon prochain ni d'en établir la liste, mais de me demander dequi suis-je ou non le prochain. Disciples de Jésus, nous sommes tous, en principe,*le prochain* de tout homme.
En nous faisant proche de l'un d'eux, nous sommes son prochain comme il devient notre prochain.

« Celui qui a besoin de moi et que je peux aider, celui-là est mon prochain. »
(Benoît XVI, *Dieu est amour* § 14)

« Le prochain *est celui dont je m'approche sans distinction de race oude culture, de fortune ou d'infortune… C'est* celui avec qui je réduis la distance, *sans fusion ni confusion. »*
(Marcel Rieutord, *Parabole 15,* février 2005-p.VI)

Y a-t-il des personnes que nous excluons volontairement de notre solidarité ou vis-à-vis desquelles nous prenons de la distance, en empruntant divers détourspour ne pas les rencontrer ?

Pour quelle raison détournons-nous notre regard ?

Le regard du prêtre et du lévite !

La situation est dramatique : un homme seul roué de coups, abandonné comme mort

dans le désert. Un prêtre et un lévite passent par là. Ils observent la scène et, indifférents, poursuivent leur chemin comme si de rien n'était.

Ils ont bien aperçu cet homme en détresse, incapable d'appeler au secours et de se mouvoir, mais leur cœur est resté de marbre, imperméable (cf. Lc 16,19-31 : le mauvais riche et le pauvre Lazare). Leur regard se détourne.

Ce n'est pas leur problème. Ils n'ont ni l'envie ni le temps de s'occuper de cet étranger. Ils prétextentl'observance de la Loi pour se soustraire à leur devoir d'assistance. Or, la Loi qu'ils prétendent servir ne leur prescrivait pas de s'abstenir de secourir l'étranger,bien au contraire (cf. Dt 10,18-19 et 24,17.19 ; Za 7,10, etc.).

Si le prêtre avaitl'interdiction absolue de se souiller *en touchant un mort,* sauf celui de ses tout proches parents (Lv 21,1-2) le lévite en revanche n'avait à être *pur* que pour servir au Temple. Ce qui n'était pas le cas puisqu'il en revenait.

Rien ne l'empêchait doncde toucher un mort. Quoiqu'il en soit, l'un comme l'autre s'abritent derrière la Loi pour justifier leur conduite.

Le regard du bon Samaritain !

Luc souligne ici la qualité du regard du Samaritain. Il est en définitive celui de Jésus. Comme il l'avait fait à propos du jeune homme riche (Lettre 11/8 - sept. 2011), l'évangéliste qualifie ainsi ce regard : *« Il le vit et fut pris de pitié.»*

La particularité de ce regard est qu'il est plein de bonté et de compassion. Il reflète la miséricorde. Luc associe à ce regard une attitude du cœur, la compassion, qui fait que cet homme est bouleversé en ses entrailles, ému par ce qu'il voit. La scène qu'il a devant les yeux l'interpelle.

Loin d'être indifférent comme ceux qui l'ont précédé sur le chemin, il s'interroge, s'arrête et va voir de plus près de quoi il en retourne. Il constate alors que l'homme vit encore et respire. Il lui porte secours. Le prêtre et le lévite avaient fait un détour, car l'étranger étendu sur la route leur paraissait mort.

Ils n'ont pas cherché à vérifier leur première impression. Pour se donner bonne conscience –ce qui d'ailleurs les arrangeaient–, ils ont préféré penser qu'il était mort. À l'inverse du bon Samaritain qui s'était dit en le voyant : « *Cet homme n'est peut-être pas mort »,* eux se sont rassurés en se disant : *« Il estcertainement mort ! »* Donc inutile de s'arrêter.

Le contraste est ici frappant entre l'attitude de ces hommes de Dieu et celle du Samaritain. Ce n'est pas un hasard si Jésus a fait intervenir un Samaritain pour illustrer sa parabole. Nous savons par l'histoire que la relation Juifs/Samaritains était désastreuse à l'époque du Christ.

D'où la haine farouche des Juifs à leur égard. Jésus choisit donc intentionnellement cet homme pour souligner *le caractère absolu et universel, sans limite et sans frontière du commandement de l'amour.* Autrement dit, rien ne peut justifier la non-assistance, le non-amour, envers qui que ce soit, ami ou ennemi.

Le Samaritain ne se préoccupait sans doute pas beaucoup de la Loi nide la pratique religieuse, mais *il avait du cœur,* tandis que les spécialistes et les garants de la religion n'en avaient pas beaucoup.

C'est à ce niveau que Jésusnous propose une conversion du regard. On ne peut séparer Dieu de l'homme. On ne peut regarder vers Dieu en vérité sans avoir l'homme en ligne de mire. On ne peut ignorer l'homme d'un côté et se tourner vers Dieu de l'autre. En Jésus, Verbe fait chair, Dieu et l'homme ne font qu'un.
C'est donc dans un même regard qu'il nous faut embrasser Dieu et l'homme : *« Qui n'aime pas son frère qu'il voit, nepeut aimer Dieu qu'il ne voit pas. »* (1Jn 4,20)

Un regard compatissant !

Le bon Samaritain est un homme qui a du cœur dans les yeux. Il regarde l'homme avec bonté et compassion, autrement dit avec le regard de Dieu.

Mais qu'est-ce qu'un regard et un cœur compatissants ? Pour être compatissant comme Jésus, mettre un peu de cœur dans ses yeux, regarder l'autre avec bonté et amour,il faut savoir sortir de soi-même, descendre de *sa « monture »* et de son piédestal pour voir plus loin que son nombril ou ses intérêts personnels.

Kees Braun, ancien Supérieur Général des Missionnaires du Sacré-Cœur, se demandait un jour ce que voulait dire : *être sur terre le Cœur de Dieu.*

C'est, disait-il, apporter un peu de cœur, un peu d'amour sur la terre. Facile d'en parler, mais le véritable amour n'est pas si simple.

Le véritable amour suppose l'attention aux autres, la solidarité avec les autres, la disponibilité pour *créer de l'espace et du temps* pour les autres.
Qu'est-ce qu'aimer ?
Quelle réalité de vie, quelle qualité d'être cela implique-t-il ? À quoi cela nous engage-t-il ? Cette question, affirmait-il, m'a longuement préoccupé.
Ce qui m'a aidé à y répondre est un mot de Gabriel Marcel : « *Aimer,* dit-il, *c'est changer de centre ».*
Aimer, c'est ne pas rester enfermé dans son propre centre (égo), ne pas être égocentrique, ne pas vivre repliésur soi avec sa peur et ses angoisses, mais sortir de ses frontières, les frontières de sa propre existence. *« C'est mettre le toi avant le moi »* disait Jean-Paul II.

C'est ouvrir à l'autre l'espace de son cœur et lui donner la priorité sur ses intérêts ouses préoccupations.
C'est d*'égocentrique* devenir *« altérocentrique »,* c'est-à-dire mettre son centre en l'autre. L'autre devient alors plus important à mes yeux que moi-même.

Mon attention et mon intérêt pour lui grandissent. N'est-ce pas ce que Jésus a fait pour nous ? N'a-t-il pas mis son cœur, son centre, en chacun denous ? N'a-t-il pas d'abord pensé à nous avant de se préoccuper de son sort ? Aussi, veut-t-il que, au lieu d'être centrés sur nous-mêmes et nos préoccupations, nous placions l'autre au cœur de nos préoccupations, qu'il soit notre première préoccupation.

Victor avait bien compris cela, lui qui répondait à mes félicitations pour ses vingt ans de mariage, en me disant : *« C'est facile d'aimer. Il suffit de penser toujours à l'autre en premier ».* C'est si simple !

Mais quel défi ! L'Évangile du bon Samaritain nous montre que cet homme a changé de centre. Il s'est oublié pour l'autre. L'homme abandonné est devenu à ses yeux plus important que son voyage, ses affaires ou sa sécurité.
S'approchant de lui, il l'a laissé entrer dans son cœur, *« ému de compassion »,* souligne l'évangéliste.

Compatir – compatissant !

Ces mots paraissent aujourd'hui *démodés et paternalistes,* associés qu'ils sont dans notre esprit à l'idée de pitié, de sentiments de douleurs stériles ou de bienfaisance.

Pourtant, si nous revenons à la source de la Parole de Dieu, nous découvrons avec émerveillement que ces *« vieux mots »* sont ceux qui décrivent lemieux le Cœur de Dieu.

En hébreu, les mots *miséricorde* ou *compassion* n'existentpas. Pour dire de Dieu ou de quelqu'un qu'il est compatissant ou miséricordieux,la Bible dit qu'il *« a des entrailles de mère ».*

C'est pourquoi, pour traduire la cinquième béatitude : *« Bienheureux les miséricordieux »,* le Juif André Chouraqui dit : *« Bienheureux les matriciants »,* c'est-à-dire *« bienheureux ceux qui ont des entrailles de mère », « bienheureux ceux qui donnent la vie».* Avoir des entrailles de mère, c'est donc donner la vie en faisant vivre ou revivre quelqu'un, que ce soit par le regard, les gestes ou des paroles qui le construisent et lui permettent d'exister dans ce qu'il a de meilleur.

« L'utérus, réhem, est la racine étymologique de rahmanout, lamiséricorde : être miséricordieux, c'est pouvoir accueillir l'autre en soi comme la mère avec l'enfant qui, *en elle, est comparé à un rouleau de la Torah : »* (Jean-Marc Chouraqui – *La Croix 18-19 nov. 2000 –* p. 14)

Ceci est très intéressant. Dans la mesure où la Torah –la Parole de Dieu– représente pour un Juif ce qu'il y a de plus précieux et de plus sacré, accueillir un enfant est ce qu'il y a de plus sacré et de plus précieux pour la mère.

Êtremiséricordieux ou compatissant signifie donc accueillir l'autre en soi comme la mère accueille l'enfant en ses entrailles.

Cela implique qu'en accueillant l'autre, nous le considérions comme ce qu'il y a de plus précieux pour nous, comme un être sacré qui mérite toute notre attention, notre respect et notre bienveillance :
« Ce que vous avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, dira plus tard Jésus, *c'est à moi que vous l'avez fait. »* (Mt 25,40) (Voir également Gn 19,4-11 : l'attitude de Lot.

Celui-ci est prêt à livrer ses filles vierges aux dégénérés qui désirent violer les trois hôtes qu'il a accueillis dans sa maison, tellement l'accueil de l'étranger est sacré pour lui).

Être miséricordieux, c'est créer de l'espace en soi pour que l'autre puisse vivre et se développer, comme les entrailles maternelles accueillent la vie et la conduisent à terme. C'est se désencombrer de soi pour laisser à l'autre toute la place, se rendre disponible pour lui. C'est ainsi que, d'après certains rabbins, Dieu a fait quand il a créé le monde.
Ils se posaient en effet la question suivante : puisque Dieu *est,* il remplit l'univers de sa présence. Il n'y a donc pas de place en dehors de lui pour y mettre le monde.

Alors, comment a-t-il fait ? Voici la réponse : Dieu s'est mis en creux pour faire apparaître le monde en lui. Il s'est fait entrailles de mère. Autrement dit, le Créateur a fait jaillir le monde de lui pour le porter en lui.

Jésus est miséricordieux, c'est-à-dire que par sa Parole, son regard et ses actes, il fait vivre tous ceux qu'il rencontre. Il a des *entrailles de mère* pour tous leshommes.

N'est-il pas venu pour que nous ayons la vie en abondance (Jn 10,10) ? Il n'y a pas moyen de vivre l'Évangile en ce qui nous concerne, si ce n'est en essayant, à notre tour, d'avoir un regard miséricordieux et des entrailles de mère pour tous nos frères.

Ces mots de *miséricorde* ou de *compassion* évoquent donc l'élan puissant d'amour et de tendresse –un élan *d'amour maternel–,* qui pousse Dieu à aller au-devant de l'homme accablé par le malheur pour le sauver, lesoutenir, le libérer… bref, pour le

faire vivre ou lui redonner la vie. Dieu est un Pèrequi nous aime avec un cœur de mère !

Ce mot de *compassion* exprime donc l'émotion profonde qui bouleverse et remue les entrailles du Père devant la misère de l'homme. Notre détresse physique, morale ou spirituelle ne le laisse pas indifférent.

Tout ce qui nousblesse, touche son Cœur. Cette émotion engendre spontanément chez lui unformidable élan de générosité gratuite en faveur de l'homme que le malheur atteint,élan qui le fait proche de nous comme le bon Samaritain de l'Évangile.

Cet élan le pousse à nous manifester sa tendresse et son pardon, à voler à notre secours pour nous délivrer du malheur et nous combler de ses bienfaits… jusqu'à payer desa personne en nous envoyant son propre Fils.

Les yeux du cœur !

L'Évangile souligne que tout se situe dans la manière de regarder. Il y a voir et voir.

Le regard que Dieu pose sur nous est un regard d'amour qui ne juge et ne condamne pas. Tel est le regard de Jésus, tel devrait être le nôtre.

Parce qu'il voit avec le cœur, Jésus découvre ce que personne ne voyait. Il connaît la vérité de l'homme, ses besoins et ses manques. Il perçoit sa détresse, son désarroi, sa peine, le poids qui l'opprime.

C'est par le regard que nous accueillons ou non l'autre en nous, que nous nous laissons ébranler par lui, que nous le laissons vivreou le faisons mourir. Si, à la place des yeux, nous avions des mitraillettes, n'y aurait-il pas beaucoup de morts autour de nous ?

Avoir du cœur dans les yeux, c'est regarder l'homme avec son cœur, avec bienveillance, pour déceler la part de beau, de noble et de bon qu'il y a en lui, ainsique la douleur qui l'habite.

C'est regarder *l'homme*, et non pas sa faiblesse ou son péché, le regarder avec miséricorde, par-delà ses limites, afin de discerner ce qu'il y a de grand, d'aimable et d'admirable en lui.

C'est voir en lui, avant toute chose, l'image de Dieu, image indélébile qu'aucune faille ou travers ne saurait obscurcir. Ce regard né de l'amour, engendre la vie.

Un petit conte d'Henri Nouwen, théologien hollandais, illustre admirablementce que le regard du cœur est capable de réaliser.

« Un jour, écrit-il, *un sculpteur était en train de travailler un grand bloc de marbre. Un enfant le regardait et voyait des morceaux qui tombaient par terre. Ne comprenant pas, il s'en va. Au bout de quelques semaines, il repasse chez le sculpteur.*

Et voilà qu'à la place du bloc de marbre, il aperçoit la statue d'un superbe lion. Tout surpris, il demande au sculpteur : "Comment as-tu su qu'il y avait un lion dans le marbre ?" - "Parce que moncœur savait qu'il y était", *répondit le sculpteur.»*

Regarder avec le cœur, c'est percevoir en l'autre ce qu'il y a de meilleur en lui, pour le faire apparaître et exister. Ce regard d'amour fait jaillir du *cœur de pierre* de l'homme le magnifique lion, la beauté, la bonté cachée, que chacun porte en lui, quand on lui donne l'occasion de le manifester.

Ce regard permet à l'autre d'être lui-même et vrai. Il le fait vivre et l'encourage à se dépasser, à tirer le meilleur de lui-même. N'est-ce pas le regard de Dieu sur nous ? N'est-ce pas le regard de Jésus ?

Accueillir en soi, en son cœur et avec son cœur, c'est reconnaître en tout homme quel qu'il soit un frère à aimer.

Si l'homme n'est pas un frère que nous aimons, comment pouvons-nous remarquer sa peine, deviner son malheur ?

- *« Savez-vous, demandait un jour un rabbin à ses élèves, à quoi l'on peut distinguer qu'il ne fait plus nuit et qu'il commence à faire jour ?*
- *C'est, répondit l'un d'eux, quand à distance, on peut distinguer un dattier d'un palmier.*
- *Non ! dit le rabbin*
- *C'est, dit un autre, quand on peut distinguer un chien d'un mouton.*
- *Non !*
- *C'est, dit un troisième, quand on peut distinguer une femme d'un homme.*
- *Non ! répondit le rabbin. Puis il ajouta :*
- *Tant que tu n'auras pas reconnu en tout homme un frère à aimer, il fait encore nuit dans ton cœur ».*

Toi aussi, fais de même !

Le bon Samaritain, c'est Dieu, c'est Jésus, mais c'est aussi le disciple du Christ dans la mesure où il fait de même.

« C'est en les faisant entrer en son regard que Jésus en fait ses disciples.Il enseigne à ses disciples à voir les choses, les situations, les hommes par ses yeux.

C'est ainsi que se forme l'Église. Elle est, doit être lacommunauté de ceux qui voient du regard de Jésus, qui comprennent parson Esprit, qui veulent par sa volonté, qui ressentent par son cœur ... » (Cardinal Schönborn – *Conférence de Carême* 2001, Paris)

Soyons attentifs à tous les termes qui montrent comment cet étranger a manifesté sa compassion envers l'homme tombé aux mains des brigands.

Il ne se contente pas d'examiner le cas ni de laisser couler quelques larmes. Il s'approcheimmédiatement du blessé, bande ses plaies, le soigne et l'installe sur sa monture.Il lui assure le gîte et le couvert. Finalement, il s'engage à rembourser tous lesfrais.

Cette compassion est aux antipodes d'une émotion sentimentale et stérile qui s'apitoie sur les malheurs d'autrui et passe outre en disant : *« Ça fait pitié ! ... Pauvre homme !... Pas de chance !... Je vais prier pour lui…! ».*

Nous confondons souvent compassion et sentiment de pitié. Certes que la sensibilité joue son rôle puisque compatir c'est être sensible au malheur d'autrui. Mais la compassion va plus loin que le serrement de cœur. Elle entraîne la personne tout entière à se faire proche de celui qui est blessé.
Elle passe des yeux au cœur et du cœur aux mains. Elle engage tout l'être.

La compassion se manifeste par une attention bienveillante vis-à-vis des personnes qui souffrent, qui peinent ou qui sont dans la peine, quelle que soit l'origine de leur souffrance : physique, affective, morale, spirituelle ou psychique.

Elle nous pousse à agir en leur faveur et suscite en nous un élan de *bonté efficace*.Le cœur saisi par le malheur d'autrui devient solidaire de celle ou de celui qui souffre. Il se fait frère et sauveur de qui est abandonné, seul, dans le désert de l'indifférence. Se montrer compatissant, c'est *d'abord voir* l'homme qui souffre et non le cas.

C'est *ensuite se laisser émouvoir*, atteindre et ébranler dans son cœur par sa détresse. C'est *enfin pourvoir à ses besoins,* c'est-à-dire *prolonger* cette émotion du cœur par des actes concrets : se mettre au service des frères et les aider de son mieux pour les soulager, les soutenir dans l'épreuve ou la difficulté.

C'est, en un mot, nous faire proches d'eux et nous rendre disponibles pour leur redonner courage, espérance et dignité, selon nos possibilités et selon nos moyens, même s'il faut pour cela payer de notre personne, donner de notre temps. Cette compassion ne s'impose pas. Elle s'offre et respecte l'autre dans son désir ou dans son refus d'être aidé.

« Si quelqu'un jouissant des biens de ce monde voit son frère dans la nécessité et lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ? Petits-enfants, n'aimons ni de mot ni de langue, mais en acte et en vérité » (1 Jn 3,17-18).

« *À quoi cela sert-il que quelqu'un dise : « J'ai la foi », s'il n'a pas les œuvres ?*

Si un frère ou une sœur sont nus, s'il manque de nourriture quotidienne et que l'un d'entre vous leur dise : « Allez en paix, chauffez-vous, rassasiez-vous », sans leur donner ce qui est nécessaire à leur corps, à quoi cela sert-il ? Ainsi la foi sans les œuvres est tout à fait morte » (Jc 2,14-17).

Après avoir observé le regard miséricordieux de Jésus à travers celui dubon Samaritain, ainsi que le regard du prêtre et du lévite, quel regard portons-noussur les personnes blessées par la vie, quelle que soit l'origine de leur malheur ?
Les accueillons-nous en notre cœur par le regard ? Est-ce que nous nous laissons-nous atteindre par leur souffrance et leur détresse ou détournons-nous leregard pour ne pas en être importuné ? Prétextons-nous l'immensité des besoins auxquels nous ne pouvons pas répondre pour ne rien faire ?
Pour nous dédouanerde nos responsabilités nous arrive-t-il de penser que c'est à l'État, aux autres, de prendre soin des démunis ou des personnes en situation de détresse, sous prétexte qu'il y a des institutions sociales ad hoc pour cela ?
Sommes-nous engagés d'une façon ou d'une autre en faveur des nécessiteux, des malheureux, des étrangers, des isolés, des SDF, etc.?
De quelle manière leur venons-nous en aide ? Regrettons-nous d'être passé à côté d'une situation ou d'un appel dedétresse par peur, paresse, inconscience ou égoïsme ?
De qui sommes-nous ou ne sommes-nous pas le prochain ? Qui s'est-il montré un bon Samaritain pour nous ? Faisons mémoire de toutes ces personnes qui ont vu et répondu à notre détresse.